

MAGYD CHERFI

La Part du Sarrasin

récit

ACTES SUD

*Les Français nous consolent encore en nous racontant qu'on a appartenu à une civilisation arabe qui a eu un âge d'or...
Moi, j'étais français.*

I

La salle pour le concert se trouvait au cœur d'une cité, je n'avais jamais vu des blocs si longs, si hauts, si nombreux, j'allais dire si agressifs, ils écrasaient plus qu'ils ne logeaient. On était aux "Francs-Voisins". Je ne voyais que des Arabes. C'était en région parisienne, en vérité nulle part.

Polo m'a fait :

— Ça craint ici, non ?

J'ai répondu, Non, vexé par cette réflexion interrogative de petit beauf, je n'admettais pas ces saillies à la con chez mes amis, je n'admettais pas mais je venais de mettre un genou à terre.

Assommé par tant de béton, je ne voulais pas en savoir plus sur ces honnêtes "Voisins" certainement morts avant que n'aient éclos de probables forêts à leur tour en voie d'extinction. Tout était si volumineux qu'on aurait pris les habitants pour des Lilliputiens, bruns de surcroît. Même les voitures semblaient minuscules et les éclats de voix faisaient péter des gutturales qui m'étaient familières. Me suis dit, C'est le bled.

Pour le Toulousain que j'étais, l'horreur.

Enfin ! j'ai pensé, on est dans les quartiers et c'est là que je dois porter la bonne parole, ma place est ici

parmi les miens. À même la dalle rien que des mecs, j'allais dire, rien que des tronches rembrunies, des faces fâchées – la douceur dans les parages semblait éradiquée, pointée comme une cible, Meurs !

Et puis çà et là gisaient des voitures cabossées comme des fleurs de métal fanées, d'autres brûlées, davantage la signature de fils voulant se venger de la torgnole du géniteur que la marque d'un braquage. Des "allemandes" aussi, montées sur des chevrons de bois, soulagées de leurs quatre roues et du fameux double carbu de chez BMW. Des poubelles bâillaient, couvercles qu'on avait tenté d'arracher, le moindre objet semblait supplicié, au bord de l'affaissement. Même les réverbères n'éclairaient plus que le dégoût d'être fils d'immigrés. L'habitant local semblait vouloir accélérer la fin du monde en se désignant volontaire pour le sacrifice. L'air était chargé d'une odeur de haine et de plastique fondu et, par intermittence, des mobs dispensées de pots d'échappement pétaradaient sur une roue. J'ai pensé, Quel enfer !

Puis des voix ont chuté des balcons :

— Azouz, monte ! *'din a mook !*

— Rafik ! Va chercher le pain de ta race !

Ça me parlait.

Réponse d'en bas :

— Ferme-la, connasse, et cache ta face !

Et plein de *Ta gueule !* à tous les étages.

Ambiance de quartier mais pour moi c'était encore un prétexte à chansons et j'ai pillé en quelques mots la déconfiture et le chaos...

*Les filles étaient en haut pour laver les tricots
et les garçons en bas mélangeaient l'herbe et le tabac.*

Polo, Riton, Bébert et Ludo, mes musiciens, déchargeaient l'estafette de tout leur bazar. Moi, je mesurais, perplexe, l'étendue misérable et l'ambiance plombée par le manque de ciel et certainement d'amour puisqu'on nous observait ici et là d'un sale œil. La grimace et la bouderie étaient de sortie, je devinais...

— C'est qui ces bâtards ?

— T'as vu ? Y a un rholoto avec eux.

Le *rholoto*, c'était moi, c'est ainsi que l'Arabe traite le sale Arabe. *Rholoto*, c'est le "bougnoule" de l'entre-soi et je refusais de faire partie du troupeau Tacchini, Nike ou Reebok à tête frisée.

Ils semblaient dire aussi, en me dévisageant, Porte des marques, si tu veux qu'on te remarque. Et moi de répondre en messe basse, Vos gueules ! J'suis rock, pas blaireau.

J'ai pensé deux choses : d'abord, Tous funky, ces connards. Et ensuite, C'est pas gagné.

Depuis Toulouse je ne connaissais que de petites cités, la mienne n'excédait pas les trois cents familles. Ici c'était la démesure et la volonté d'entasser. La terre n'existait plus, seuls régnaient le goudron, le gris et la haine de soi.

Des mois plus tôt, je m'étais battu comme un beau diable pour décrocher une date en banlieue et j'avais concédé un prix défiant toute concurrence sur le tarif du show. Tout ça pour une minuscule salle en sous-sol qui servait pour le soutien scolaire, les cours d'économie familiale et d'alphabétisation pour primo-arrivants, mais aussi de salle de danse et de sport pour haltérophiles en rupture de citoyenneté. M'enfin, j'étais dans les quartiers, dans la zone de combat, c'est tout ce qui comptait.

Les hôtes, une équipe de travailleurs sociaux, semblaient d'humeur interrogative.

— Bon, on sait pas si y aura du monde.

Ils inauguraient leur programme rock en cité. “Inaugurer”, je n’aimais pas ce verbe qui ne présageait rien de bon pour un groupe de punk rock qui joue en banlieue. Cela dit, nous correspondions en tout point au cahier des charges. Qui stipulait, entre autres, l’organisation de spectacles vivants visant à sensibiliser la jeunesse des banlieues aux musiques actuelles, blablabla.

Vers dix-huit heures sont arrivés par le métro les premiers téméraires, des Français de Paris intra-muros, des amoureux de sono mondiale, des étudiants un poil punks, un rien BCBG, bref des gens désireux d’être des passerelles entre la ville et la banlieue, la tribu et le monde, le parfait miroir de moi-même. Ça m’a attristé qu’il n’y ait pas parmi eux des Noirs, des Beurs, un *melting potes* ébouriffant, quoi ! Peu d’balle, rien que des adorables Blancs de gauche. Alors je me suis décidé à interpeller les jeunes qui zonaient sur la dalle d’en face. C’est bien le diable si j’accroche pas un Reubeu ! Ils étaient trois, rapprochés comme autour d’un feu avec tous les trois ces insupportables survêtements larges dont on venait d’arracher l’étiquette et qui ne faisaient pas d’eux des sportifs. À leurs pieds, un énorme poste radio qui déguelait un rap rigolard et décapant.

— *I said hip-hop...*

Les trois trucidèrent la langue de Shakespeare.

— Eh les gars, y a un concert ce soir juste à côté.

— Où ça ?

— Là, juste en face.

Tout de suite les visages ont interrogé l'horizon. Ils ignoraient jusqu'à l'existence d'un centre de loisirs, ils vivaient à dix mètres d'un lieu de vie et s'étaient fait fort de lui tourner le dos. Je connaissais ce genre d'a priori puisque je vivais les mêmes à Toulouse, avec mon association "socioculturelle".

— Où ça ?

— Là ! Juste en face, y a une salle de concerts.

— Hé mais t'es de Marseille ! m'a fait l'un d'eux.

J'ai répondu, Oui, à ce féru de géographie des accents.

— Mais on y va pas là-bas, cousin, y a que des poucaves (mouchards), y parlent avec les chtars (flics).

Je connaissais aussi cette confusion qui faisait d'un travailleur social un sous-marin de la police, un sale mouchard.

— Mais non, c'est pas des flics puisqu'ils organisent des concerts.

— Des concerts de quoi ?

— De tout, du rock.

Au mot *rock*, ils se sont tordu la figure, quasi rebutés.

— Mais on est pas des *gouères* (Français), t'es pas bien !

Gouères, je n'aimais pas ce mot, me sentais peut-être visé.

— Vous voulez pas venir voir ? Pour vous, c'est gratuit.

Ils se sont concertés, médusés.

— Ah oui ? Gratuit pour les Arabes ?

Ça m'a déstabilisé, cette manière dont ils avaient assimilé cet argument du "gratuit pour les Arabes" qu'avait initié la gauche.

— Non ! Pour ceux qui vivent ici.

— Y a que de la racaille ici, tout est gratuit pour nous, tu le sais pas ?

Je commençais à m'épuiser, au fil de notre conversation je les devinais obtus, racistes, pleins de morgue, une carte anthropologique idéale pour le Front national.

— Vous voulez pas découvrir ?

— Y a pas plutôt Khaled ?

— Khaled ?

— Ouais Cheb Khaled, ça c'est bon !

— Euh... non, y a pas Khaled.

— Ben pourquoi tu nous casses les couilles alors ?
J'ai insisté :

— Vous voulez pas découvrir autre chose ?

— Non.

Le *non* était ferme et fermé, ça m'a exaspéré qu'on puisse à ce point être hermétique, hostile ou indifférent. Ça méritait une beigne, rien d'autre qu'une beigne, comme à des sales gosses. Je n'y arrivais pas. Chacune de leur réponse me sortait par le nez.

Ce n'était pas un dialogue mais un acharnement à déplaire, une attitude viscéralement négative que pourtant je connaissais pour l'avoir partagée. Et puis le plus fermé des trois, un longiligne au duvet naissant, m'a fait :

— Bon, bon, d'accord ! Mais tu veux pas du shit ?

L'autre acolyte :

— Moi, si t'as cent balles, je viens.

Il voulait être payé. Mais quand le troisième a demandé, Il est à vous le camion ? mes fesses se sont serrées.

Plus tard, Polo m'a fait :

— Alors ?

— Y vont passer voir.

À vingt heures trente pétantes, Riton a lancé le décompte.

— Et un et un deux et un, deux, trois...

Bébert a tiré une longueur chargée d'effets sur sa corde de *mi* et c'était parti pour deux heures de transe électrique où j'ahurissais l'assistance en sautant aux quatre coins de la scène comme un cabri, un public épars m'interdisant de me jeter tel un fauve sur sa proie. Je débitais comme un marteau-piqueur des phrases incompréhensibles tant le rythme était soutenu. Faut dire que le public n'en avait cure de mes métaphores sanglantes, il aspirait à l'apocalypse sonore, à l'ébullition, à la crémation des tympanes. Il ne cherchait pas l'originalité d'un accord ou la subtilité d'un pont en *ré*, rien de musical mais tout simplement l'avènement d'un chaos chamarré et ses vœux étaient exaucés. Je suis sorti de la fournaise à genoux et ce soir-là aucun des mômes de la cité n'a montré le bout de son nez. Quant à moi, j'ai chanté la peur au ventre qu'on nous dépouille de notre unique trésor, notre vraie maison, la bien nommée Estafette. À la fin du concert, je me suis précipité.

Ouf ! Ils avaient juste crevé les roues. Me suis dit, En cinquante concerts, c'est la première fois qu'on nous sabote et c'est des cousins.

Après neuf heures de route, un panneau a signalé Toulouse et d'un seul coup les bouches se sont mises à causer, les tons se sont faits légers et moi j'ai crié, À-LA-MAI-SON ! en séparant chaque syllabe.

Devant le grand portail d'entrée de l'immeuble que j'habitais, j'ai bien sûr croisé Samira, une amie pute qui tapinait tranquille, hautaine. Elle revenait d'une passe.

— Alors ?

— J'y réfléchis, ma belle.

Elle aimait que je décline son offre, j'aimais qu'elle ait envie de moi, ça la faisait moins pute, ça m'habillait moins blaireau – et je suis monté dormir.

Sur la table, de quoi faire pleurer un zébu qu'aurait perdu son Malgache, des frites décongelées macéraient dans de la vieille huile, beaucoup de harissa, de la kefta pas digne d'un athée et un peu de salade pourrie. La place grouillait d'individus dépourvus de carte de séjour, les regards fuyaient ou au contraire, avisés, sniffaient l'uniforme sans le voir. Ça feulait.

— *L'ahnoucha ! L'ahnoucha !* (Les flics !)

À l'oreille, un aveugle se serait écrié, C'est Babel-Oued ici ou quoi ?

On aimait cet endroit qui se la jouait métis, sauf que la faune masculine était frisée et le sexe opposé, gaulois. Les bouchers, tous marocains, étalaient des montagnes d'épices qui convoquaient un exotisme accessible, familier, ça suffisait au voyage. On aimait croire qu'en humant on traversait la Méditerranée sans peine.

J'avais invité Momo, Samir et Hélène chez Hamid, notre ami gargotier de la place Arnaud-Bernard, une espèce de Barbès toulousain. Hamid, ses amis l'appelaient Bourvil en roulant les *r* à cause d'une gueule à la con, et aussi, des yeux tout ronds, un nez tordu. Je ne m'y faisais pas, à ce qu'il se retourne à

chaque Bourrrvil ! Je trouvais ça étonnant qu'il ne se vexe pas davantage. À sa place, me serais versé de l'acide pour varier les plaisirs, arabe et laid, quelle punition !

Sa clientèle se composait de marlous dealers de shit et autres clandestins décidés à ne plus mettre un pied au bled, un échantillon nerveux de sans-pap's. Chez Hamid, on ne faisait pas de manières, on n'y mangeait d'ailleurs pas, on faisait le plein d'huile. Hélène s'était contentée de quelques frites et d'une demi-tomate. Égaux à nous-mêmes, Samir, Momo et moi, on déchiquetait à l'ancienne, elle en riait toujours autant qu'on n'ait pas le souci du goût et, en guise d'estomac, un dépotoir.

— Je m'y ferai jamais ! largua-t-elle en guise de bon appétit.

Quelques jours avant, on s'était dit, On se fait une bouffe et on passe l'après-midi au quartier pour faire le point.

Entre deux bâfrées de chez bled, trois clandos qui avaient deviné qu'on n'était pas des casseurs de dents se sont aventurés en terrain grivois et dans un patois haineux nous ont décoché du velu.

— *Laâchia i dirou hala maâgha* (ils vont l'exploser) ce soir.

Samir a grincé des dents.

— Qu'est-ce que je vous disais, des hystériques.

C'est Momo qu'est venu à la rescousse des indéllicats.

— Bah, c'est de l'humour.

— Faut toujours que tu sauves l'ami Ahmed, si ça avait été des Français, qu'est-ce que t'aurais pas dit !

— Tu dis quoi là, que je suis l'avocat des "cou-sins" ?

— Je dis que dès qu’il s’agit d’un Reubeu tu prends des pincettes géantes.

Il imitait les pincettes avec ses doigts.

— C’est toi qu’as un problème avec les cousins, t’as toujours eu des problèmes avec les Reubeus, tu sais pourquoi ? Parce que t’en es pas un !

— J’suis pas reubeu moi ?

— Bien sûr que non, c’est pas parce que tu t’appelles Samir que t’en es un !

— Oh l’autre ! Toi c’est plus fort, tu t’appelles Mohamed et tu te prends pour un Français.

Puis, cherchant un appui, Samir m’a demandé :

— Le Madge, c’est pas fort ?

Et j’ai pris un air d’entre-deux.

— Ah le traître ! m’a fait Momo, ils ont ri comme des baleines, moi à moitié, ce mot de “traître” m’était douloureux.

Je n’avais pas revu Momo et Samir depuis bien longtemps. Ils me manquaient mais la tournée mangeait mon agenda tout entier alors quand, au bout du fil, Samir m’avait fait, exaspéré, Mais t’es où bordel ? j’avais compris que je m’étais un peu trop éloigné, que j’avais presque franchi une ligne de démarcation. T’es où ? La question valait affirmation, Tu nous as laissés tomber. Ça m’avait touché.

Avec le groupe je ne dirais pas qu’on tournait, on se ruinait la couenne de scène en scène, de hameaux en lieux-dits et quand je rentrais, je ne sortais pas de mon lit tellement me fallait de temps pour me reconstituer.

Hamid a demandé :

— C’est bon ?

On n'a pas esquissé la moindre moue, il n'a pas cru lui-même que ce qu'il nous avait servi valait qu'on le salue bas, en arabe je crois qu'il nous a souhaité une sodomie orientale.

— *Khrah founkum* (mangez de la merde).

— Comprends pas l'arabe ! que j'ai fait, j'suis beur.

— Eh ben, *dir zebda fi treumteuk* (graisse-toi le cul). Ti si si koi zebda ?

— Non.

— C'est le beurre.

— Le Beur ?

Et j'ai tilté.

Après nous être pourri l'estomac, on s'est retrouvés au quartier, comme prévu.

À peine garé devant le bâtiment de l'association, à peine claquée la portière de ma 4L que j'ai été assailli par une poignée de mômes, Djibou en tête, qui du haut de ses treize ans roulait ses épaules en rappeur new-yorkais.

— Madge ! T'étais où ?

Et d'autres, On te voit plus ! Et plein de questions auxquelles je n'avais pas envie de répondre.

— Je suis en tournée, vous le savez !

Djibou, que j'avais pris en affection à cause de son goût pour la rime, me hurlait tout en marchant un texte de son cru. Sans même dire bonjour, il s'est lancé dans un rap endiablé, rythmé par un énorme poste calé sur l'épaule du petit Karim, auquel manquaient deux dents de devant.

*Vous les Blancs, vous êtes avertis
on est venus vous couper les parties*

*le haricot, les fèves tout comme chez D'Aucy
pourquoi ? simple, vous êtes pas circoncis*

Bien qu'horrifié, j'ai pouffé et les mômes me collaient aux basques comme des chiots derrière une balle... Djibou ne lâchait rien.

*On veut pour le peu qu'on a vécu
des flingues de l'oseille et vos culs*

Me suis arrêté, choqué par les propos que je venais d'entendre, mais, coupable d'une trop longue absence dans le quartier, je n'ai pas voulu rabrouer l'auteur ou lui signifier une désapprobation de fond.

J'ai dit :

— Oui, oui, c'est pas mal mais c'est un peu hardcore, tu crois pas ?

— C'est toi qui m'as dit y faut que ça saigne.

— Que ça saigne, c'était une image.

— Oh tu me les casses avec tes images, j'suis pas un gamin.

— Écoute Dji, c'est que mon avis.

L'a pas lâché mon oreille jusqu'à ce que j'atteigne l'"éléphant" qui nous servait autrefois de toboggan et sur lequel Samir et Momo étaient assis. Momo qui suivait la scène a soudain tempêté contre son petit frère :

— Bon, tu dégages maintenant !

Puis, s'adressant à moi :

— Je supporte plus ses raps à la con.

Ça m'a irrité.

— Ça va, y fait que rapper.

— Qu'il assure en orthographe d'abord, y raptera ensuite.